



ISSN 1724-0700

ISSN en ligne 2260-8087

Shéhérazade à l'atelier

Pierre Senges



1.

Dans la confusion ordinaire du Louvre et dans la confusion extraordinaire de l'inauguration de l'exposition Léonard de Vinci, une petite dizaine de personnes se tiennent sagement assises sur des chaises d'appoint, dépliées dans une salle de la petite galerie, en face d'une toile signée François Biard et intitulée *Quatre heures, au salon* (aussi connue sous le titre *La fermeture du Louvre - 1882*). Chacun est venu ici participer à un atelier d'écriture en ayant l'impression sans doute de se joindre à un colloque clandestin mais visible, comme si des conspirateurs silencieux se réunissaient en plein jour au milieu de la foule (selon le conseil donné par un personnage de G. K. Chesterton, et sur le modèle désormais proverbial de la lettre volée : la meilleure façon de se dissimuler, à notre époque de grands soupçons, est encore de s'exposer). Tout autour de ce cénacle, les visiteurs de la galerie se fauflent, en prenant garde de ne pas l'effleurer, en lui jetant des regards discrets, dans l'espoir peut-être de lui arracher des secrets de faussaires ou de connaisseurs. À la fin d'un premier tour de table destiné, selon la formule, à faire connaissance, l'une des participantes se présente sous le nom de Shéhérazade ; l'animateur de l'atelier (affublé ce jour-là d'un "droit de parole" : un signe collé là où se collent les macarons pour l'autoriser à parler à haute voix) est bien sûr tenté de répondre à Shéhérazade qu'en matière d'écriture, il n'a rien à lui apprendre.

2.

En vérité, nombreux sont les participants aux ateliers d'écriture à s'appeler Shéhérazade, autrement dit nombreux sont les participants à avoir entamé leurs travaux depuis bien longtemps (un nombre variable de nuits), et à les poursuivre longtemps encore, quand l'atelier ne sera plus qu'un souvenir pâle. En somme, l'atelier se trouvait là, presque par hasard, sur le chemin de l'écriture (ou d'une lecture lentement métamorphosée en écrits) ; quant à l'animateur de l'atelier, il reste assis sur un banc et indique aux piétons, de temps à autre, la route à suivre, en se trompant un peu.

3.

Parfois, Shéhérazade est un lycéen, endormi sur sa table, mais attentif d'une façon qui est propre aux adolescents et à quelques céphalopodes, comme les

poulpes. Parfois, Shéhérazade est une lycéenne, plus délurée que le lycéen, venue demander à voix basse à l'animateur, quand tout le monde plie bagage, l'orthographe exacte du nom de Sei Shōnagon. Parfois, Shéhérazade est une étudiante de l'École Normale Supérieure et comprend après quelques instants ou quelques jours d'expectative qu'il s'agit bien d'un jeu (la littérature) et que l'atelier propose bel et bien ce qu'on pourrait appeler de la gaudriole. Parfois, Shéhérazade est un adulte de vingt ans, à la fois immature et précoce, retourné à l'école sur l'ordre d'on ne sait quel juge d'application des peines et qui ouvre un dictionnaire pour la première fois depuis longtemps pour redécouvrir l'ambivalence du lexique. Parfois aussi, Shéhérazade étudie dans une école d'art appliqué, dans une école d'architecture ; l'image l'a toujours emporté sur l'écrit, et chaque signe inscrit sur une feuille de papier lui semble être un artefact d'une autre époque. Parfois, Shéhérazade est une grand-mère analphabète se souvenant d'une fable où il est question d'âne ; parfois Shéhérazade est un étudiant en master de création, venu des beaux arts ou du journalisme, et qui souhaite introduire l'avant-garde à l'intérieur de l'avant-garde.

4.

Parfois aussi (mais ça devrait être souvent, ou avec un peu de chance toujours), l'atelier se présente comme une machine à donner l'autorisation : selon la nature de Shéhérazade, ce sera l'autorisation de prendre la parole, donnée à un illettré ; l'autorisation de se vouer sans crainte à l'orgueil d'écrire, donnée à une personne éprise d'humilité ; l'autorisation de se laisser aller à la rigolade, donnée à qui considère la littérature comme une affaire de marbre ou, au mieux, de stuc. Dans tous les cas, l'imaginaire, la fantaisie, la fiction existante ou en train de se faire est le moyen de l'autorisation : l'atelier afficherait volontiers au-dessus de sa porte la devise de l'abbaye de Thélème, *fais ce que voudras*, à condition alors de rappeler qu'ici c'est bien le verbe faire le plus important : il préside mystérieusement à la volonté. L'atelier a au fil du temps, compté cette fois en heures, l'ambition de s'approprier toutes les vertus d'un livre (c'est-à-dire d'un bon livre, les autres ne comptent pas) : et être ainsi le lieu d'une liberté de l'esprit sans mot d'ordre, ni slogans, ni sermons ; être l'occasion d'un exercice spirituel appelé parfois exercice de style ; être l'occasion d'un enchantement à la Nabokov, comme l'enchantement de l'énigme et de la résolution de l'énigme ; éloigner ce que Franz Kafka appelait les juges actuels.

5.

L'avantage de l'atelier est de se présenter comme atelier : l'univers patelin de l'artisanat, mais surtout le lieu du brouillon, de l'essai, de l'imperfection et de l'inachèvement, de la rature, du texte écrit et jeté sans être lu à haute voix, du

ratage sans traumatisme, de l'essai réussi aux trois-quarts et de l'ébauche prometteuse. La réussite existe, elle passe alors pour un joyeux accident, ce qui n'est pas tout à fait vrai, et prend tout le monde par surprise. À la fin de la journée, on trouve par terre des copeaux longs d'une coudée, en spirale, que les apprentis ramassent, pour les rapporter à la maison. L'écrivain n'est pas ici une figure infaillible faisant autorité, elle gagne plutôt à être un personnage parmi d'autres personnages : pour s'autoriser, même provisoirement, à porter le nom d'écrivain, ou à se prendre pour un écrivain, le mieux est bien souvent de se fabriquer un masque d'auteur en papier mâché : c'est alors fictionnellement, comme un Sancho Panza au second degré, qu'on pourra jouer le jeu.

6.

Et puisque c'est un atelier, on n'a pas de mal à y rappeler que la langue écrite est un matériau - à force de travailler, de se reprendre, de buter sur un adverbe, sur une hypallage volontaire ou involontaire, la matérialité devient une évidence (comme elle l'est, je le suppose, pour les traducteurs, les professeurs de stylistique et pour les philologues). Les participants l'admettent avec une générosité qui n'est pas de l'obéissance mais l'aspiration au savoir faire. Ceci dit en passant, cette évidence à l'intérieur de l'atelier devient très curieusement une incongruité, ou un impensable, partout ailleurs : quand on évoque le style, un malin répond à propos de valet de chambre stylé ; quand on parle de forme, un malin (un autre) répond en parlant du Nouveau Roman et de sa scholastique ; quand on parle de travail, les deux malins réunis soupçonnent un stratagème (un truc) - voilà pourquoi l'atelier est également une bonne médecine pour celui qui l'anime.

6 bis.

(Le plus déroutant est de constater qu'aux yeux de l'apprenti prosateur l'écriture du moi se présente comme la voie la plus simple, un jeu d'enfant pour débutant en attendant les hautes montagnes du romanesque ; parfois, au lieu de l'écriture du moi, il s'agit de l'écriture de témoignage, ou d'un mélange égal de l'un et de l'autre. Comment l'animateur de l'atelier doit s'y prendre pour expliquer que, la littérature étant un détour, l'autobiographie et tout ce qui y ressemble est l'exercice le plus ardu, et qu'il faut à un écrivain beaucoup de maturité, d'expérience ou de ruse commerçant avec l'hypocrisie et le mensonge pour élever l'écriture de soi au niveau des beaux arts - comment s'y prendre, surtout si c'est à l'encontre de la doxa ?).

7.

On connaissait le lecteur idéal affublé d'une insomnie idéale, voilà l'atelier idéal offrant l'hospitalité à l'apprenti idéal : celui qui s'attachera au détail et y prendra plaisir, devinera que l'écriture est aussi, pas exclusivement, affaire de sonorités,

s'inquiètera des phrases, fera des allitérations, s'amusera d'un changement d'échelle et se livrera au plaisir sans égal de l'allusion (l'apprenti idéal ne se présente pas toujours, loin de là ; il faut imaginer à sa place un grand adolescent pour qui la poésie se trouve à l'état pur dans les bouts-rimés du slam). L'atelier s'interrompt toujours trop tôt, bien sûr, longtemps avant de voir le brouillon devenir un livre ; mais on a appris avec Shéhérazade à ne pas s'inquiéter d'une suspension, au contraire.